



PLUSIEURS CASQUETTES MAIS TOUJOURS AUTOUR DE L'ÉCRITURE BIEN SÛR. JOURNALISTE DE PRESSE ÉCRITE AVEC UN INTÉRÊT POUR LES SCIENCES DE LA VIE, ENSEIGNANT, AUTEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE ET DE NOUVELLES ET ROMANCIER, TRANSMETTEUR DE SAVOIR, PASSEUR D'UN PATRIMOINE MENACÉ, PARTAGEUR DU PLAISIR DE L'ÉCRITURE ET DE L'AMOUR DES MOTS DANS LE CADRE DE L'ATELIER D'ÉCRITURE QU'IL A CRÉÉ À SAMOËNS. ON RETROUVE DANS SES ROMANS, SON AMOUR DE LA NATURE, DE LA MONTAGNE, SON GOÛT POUR LA PROSE POÉTIQUE, SON ENVIE DE «FAIRE VIVRE OU REVIVRE DES HISTOIRES DE VIE SIMPLES, DES EXPRESSIONS, « DES GESTES D'AVANT » DIT-IL. IL Y DRESSE DES PORTRAITS RÉALISTES ET PRÉCIS D'UNE SOCIÉTÉ «DURE AU MAL «ET EN BUTTE AUX TOURMENTS DE LA VIE AVEC UN REGARD ATTENTIF, SENSIBLE ET PROFONDÉMENT HUMANISTE. ON Y RETROUVE DES SENTIMENTS VRAIS, DE LA SOLIDARITÉ, DE L'ESTIME ET DE L'AMOUR POUR LES AUTRES.

Écrire, c'est vivre d'autres vies par procuration

Patrick Breuzé

« Il y a, dans son écriture, la franchise et l'autorité des phrases : cette fermeté de plume à quoi l'on reconnaît la patte d'un écrivain. »

Critique Jean-Louis Roux

Vous venez d'écrire 3 livres en 18 mois. Quel est votre moteur pour rester incroyablement inspiré ? Qu'est-ce qui vous fait avancer sur tous les fronts - l'écriture, la transmission... ?

C'est Vivre avant tout, et ce qui va sous-tendre le fonctionnement du moteur, c'est de me dire depuis toujours que le meilleur reste à venir. A l'âge que j'ai, je devrais me dire, bon voilà c'est plié, je suis en roues libres. Je fais encore quelques romans. Mais pas du tout ! Je vous ai parlé d'un opéra

que j'avais en tête et même bien avancé, de cinéma. J'ai deux autres projets en matière d'écriture - le meilleur est à venir et il faut le vivre comme si on avait encore 80 ans devant soi. Donc c'est mon moteur de me dire que le meilleur est à portée de main mais pas seulement en littérature, dans tous les domaines. Moi je suis curieux de nature, de tout ce qui est nouveau, de tout ce qui va pouvoir me titiller l'imagination et de rencontrer de nouvelles personnes. J'aime partager, j'aime savoir ce que les gens veulent dire. Si c'est simplement pour avoir un grigri sur la page de couverture bon oui c'est mon métier, je le fais bien volontiers mais ce n'est pas ça qui m'intéresse, c'est de casser la cuirasse et de regarder ce qu'il y a en-dessous.



Avez-vous une hygiène de vie particulière, une recette, pour cultiver votre forme physique, psychique et artistique ?

Alors, je ne suis certainement pas adepte ni des régimes, ni des cures, ni des contraintes en toute chose. J'essaie de bien vivre, sainement, en ayant un potager, en faisant des récoltes de plantes médicinales, en préparant mes alcools pour l'hiver moi-même - je pense par exemple à la sapinette, des bourgeons de sapin, un peu de sucre et un litre d'alcool, ça vous fait un sirop extraordinaire, quand vous toussiez ou que vous avez mal à la gorge. Sinon je ne fais rien de particulier si ce n'est de marcher.

C'est Giono qui disait, « Si vous êtes malheureux, marchez, si vous ne vous sentez pas en forme, marchez... ». Et de fait, marcher est sans doute l'un des meilleurs actes qui soit, ça a une fonction purement médicale en ce sens que ça fait remonter le sang, c'est nécessaire et ça a une fonction psychologique importante puisqu'on sait que c'est ce que recherchent en premier les malades. Un malade c'est horizontal et un bien portant c'est vertical donc pour retrouver une dignité et un plaisir d'être, on va vouloir par tout moyen redevenir vertical.

Qu'est-ce qui vous procure la joie de vivre ?

Tout ! Le fait de se réveiller le matin en se disant « il y a une belle journée qui s'annonce, (même s'il pleut). Cela va faire



du bien à l'ensemble de la nature et va renflouer les nappes phréatiques». Beaucoup de choses me ravissent et mon plus grand bonheur, c'est de m'installer à la terrasse d'un café et de regarder les gens. Là où je vis c'est un peu compliqué parce que je connais presque tout le monde. Mais en revanche à Paris ou à Lyon, je vais les observer et m'imaginer leur vie avant d'être là, où ils vont, ce qu'ils vont faire, comment ils sont vêtus et pourquoi, c'est un bonheur simple mais riche en ce qui me concerne parce qu'entre le plaisir de regarder et la soif d'imaginer, j'arrive à reconstruire quelque chose qui m'est propre. J'aime être au contact de la vraie vie plus en spectateur qu'en acteur et regarder, puiser aussi. Je ne peux pas m'en cacher, je découvre ainsi des inconnus romanesques, un certain nombre d'attitudes, un certain nombre de petits détails de la vie, le pas pressé, le geste nerveux, celui qui va tenir son porte document de façon nerveuse, serré sous le bras etc... « C'est un vrai petit bonheur » comme disait Bernard Clavel.

Quelle est votre mission sur terre ?

Elle se résume en un seul mot : transmettre ! Transmettre ce qui m'a été donné, par mes parents ou mon éducation, mon parcours... J'ai passé ma vie à essayer de transmettre ce que je savais et ce que j'apprenais. J'étais à peine sorti de l'école de journalisme que déjà j'étais recruté « pour enseigner le journalisme » à Paris à l'Institut Pratique de Journalisme et j'ai également enseigné à Nantes, à Sciences Com. Donc deux

“LE SEUL MOYEN DE BIEN VIVRE AVEC CETTE CONTRAINTE DU TEMPS QUI S'ÉCOULE, C'EST DE BIEN VIVRE L'INSTANT PRÉSENT.”

enseignements lourds puisqu'apprendre à écrire, comment tourne une rédaction, ce qu'on y fait et quel est le rôle de chacun, c'est long. J'ai passé ma vie à le faire et je continue à essayer de transmettre, là plus comme auteur désormais. Personne n'est propriétaire d'un savoir et n'a le droit de le conserver et de prendre le risque de disparaître avec. Donc il faut le transmettre. Il faut évidemment essayer de choisir les personnes qui en sont dignes, enfin « dignes » c'est excessif mais chez qui vous sentez une capacité à comprendre et à aimer ce que vous allez leur expliquer et puis transmettre sans réserve, donner, tout simplement donner.

Comment tenez-vous, en cas de coup de doute, de fatigue ?

Déjà il faut partir d'un constat, c'est qu'un écrivain est un artiste, donc nécessairement le doute fait partie de notre métier. J'ai beau avoir écrit 11 romans, le doute est toujours là. Il est là dans la page qu'on vient d'écrire et il est là dans les 300 pages que vous rendez. Il n'y a que les faiseurs de livres qui n'ont pas de doute : eux ils ont fait un livre qui va être vendu, qui va être « marketé » et rentrer dans les critères. Sinon à partir du moment où vous essayez de travailler dans l'originalité, des doutes, vous en avez. Donc vous devez y faire face seul, vous pouvez y faire face avec l'aide de Dieu si vous êtes croyant. Vous pouvez y faire face en ayant autour de vous des gens qui vont avoir la même sensibilité que vous. Et bien souvent il suffit d'un peu de discussion. Je tiens seulement à pouvoir exposer les doutes que j'ai, à en parler et voir si c'est partagé, si ça peut être amélioré, c'est tout. C'est juste une main, une main que l'on tend et une main qui accueille. Quand j'ai des coups de blues ou quand j'ai des doutes, ma façon de me régénérer, c'est aussi d'aller en forêt. J'ai fait 100 fois l'expérience et je le sais depuis tout petit, aller en forêt c'est un moyen d'être bien. C'est un moyen d'abord chimique, parce que vous avez de l'oxygène partout et une absence de gaz carbonique, et c'est un ressourcement que vous ne trouvez pas ailleurs. Je ne vais pas au café du coin mais dans des coins de forêt, peu connus, pour faire le vide et essayer de puiser dans cette énergie qui circule que seuls les arbres peuvent nous donner.

Même si vous semblez bien éloigné des sensibilités «people», quel rapport entretenez-vous avec ce «jeunisme» ambiant ?

Je ne me sens pas concerné en fait, je ne me sens pas concerné par le marketing autour du jeunisme. Je comprends que ça ait un sens économique. J'accepte l'idée qu'il y ait des générations derrière nous (je suis père d'un fils qui a 32 ans) qui poussent pour avoir leur place. Nous ne sommes pas fichus pour autant. Nous avons des choses à transmettre, à montrer, à faire comprendre, à expliquer, à créer, et entre gens intelligents, en tout cas sensibles, il y a toutes les raisons de pouvoir s'entendre.

La belle rencontre

Malgré tout, comment vivez-vous l'avancée en âge, l'urgence du temps qui passe? Avez-vous peur de «vieillir»? Je n'ai absolument pas peur de vieillir, j'ai juste peur de mal vieillir. Je crois que ça, c'est commun à tous, on est tous pareils. Mal vieillir ça veut dire perdre ses moyens intellectuels, perdre ses moyens physiques, être malade, être dépendant, on a tous peur de cela, c'est évident. Mais pour le reste, le temps qui passe, d'abord il faut relativiser. Le temps est une invention humaine. Et le temps est différent, je l'écris dans mon prochain roman, le temps n'est pas le même pour la personne qui souffre et pour l'amoureux qui attend sa bien-aimée. Le temps, c'est très relatif. Donc et surtout ne pas avoir l'obsession du temps qui passe. On ne sait rien sur la durée de vie qui nous reste. Pour ce qui me concerne, 2 jours ou 20 ans? Je n'en sais rien. Donc le seul moyen de bien vivre avec cette contrainte du temps qui s'écoule, c'est de bien vivre l'instant présent. Je ne connais pas d'autre méthode ou alors je n'ai pas tout compris de la philosophie. Je ne connais rien d'autre pour vivre dans une sorte de sérénité.

Y-a-il quelque chose que vous faisiez ou viviez tout jeune et qui vous manque (ou pas!) aujourd'hui?

Ce n'est pas ce que je vais dire qui est important, c'est la conclusion. Ce qui me manque, c'est d'aller à la pêche à la grenouille, aux poissons avec mon père. C'était toute la préparation avant de partir à la pêche, la préparation des appâts, tout ça, et les moments uniques entre un père et son fils dans l'action, dans le fait de se parler. Et puis des objets un peu à la « Amélie Poulain », tels que les osselets, les billes, les petites voitures Dinky Toys me manquent. Ils ont disparu au profit des Playstations et jeux vidéo. Les objets ont pour moi une immense importance.

En revanche, faites-vous ou vivez-vous maintenant des choses qui vous échappaient avant?

Je n'ai pas forcément les exemples en tête. En tout cas je prends le temps, sans culpabilité. Jadis quand je volais un peu de temps, je me sentais un peu coupable parce « qu'on a toujours mieux à faire que de perdre son temps » comme dit l'expression. Alors qu'en réalité je ne le perdais pas, mais je ne le savais pas. Quand on ne fait rien, on réfléchit, on imagine, on échafaude, mais on ne perd pas son temps. Donc ça c'est un privilège à la fois de l'âge et de ma situation qui fait que je peux passer une heure ou deux sur un banc isolé, dans les alpages ou autre, simplement à ne rien faire, à regarder la course des nuages, à admirer les ombres qui vont passer sur un sommet, à regarder la houle des herbes ou des foins sous le vent.

Avec l'expérience, comment définiriez-vous la notion de bonheur?

Venant d'un milieu très modeste, quand j'ai commencé à dire vers l'âge de 10-12 ans « Je veux être journaliste », cela a atterré tout le monde: c'est du rêve, ce n'est pas possible, on n'a pas de carnet d'adresses, on n'a rien, il n'y arrivera jamais. Et j'y suis arrivé, j'ai trouvé sans aucune difficulté des places, peut-être qu'à l'époque c'était plus simple qu'aujourd'hui. Et en même temps, j'avais dans un coin de ma tête la possibilité,

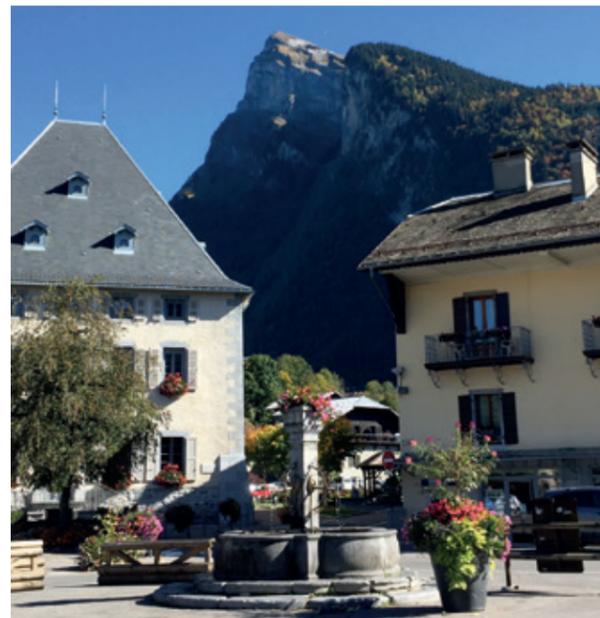
enfin l'espoir, d'écrire autre chose, autrement, des romans ou des nouvelles et de les faire publier. Donc le grand bonheur, c'est d'avoir pu donner une réalité à ce que j'avais seulement en rêve. Aujourd'hui j'ai la confiance de plusieurs éditeurs. Calmann-Lévy qui est le plus ancien éditeur français avec beaucoup de grands noms (Balzac, Hugo, Maupassant) y ont été édités; les Presses de la Cité qui est aussi un très grand éditeur et les Passionnés de bouquins créé par Guillaume de Uffredi avec sa jeunesse, son envie et sa volonté de développer pareillement sa jeune maison d'édition lyonnaise. Pouvoir travailler avec ces gens-là procède également du même bonheur, d'autant que je m'y suis pris tard, les choses s'étant faites de façon complètement anecdotiques. Je n'étais pas venu ici en Haute-Savoie pour écrire, j'étais venu pour lever le pied, justement. Et un jour, j'ai fait un concours de nouvelles à Bonneville, j'ai gagné, enfin j'ai eu le premier prix, donc du coup j'ai écrit d'autres nouvelles puis j'ai fait un manuscrit qui a été refusé par tous les éditeurs parisiens. Etant breton donc têtu, pour ne pas dire teigneux, je me suis dit, ils n'en veulent pas, ce n'est pas grave, je vais le faire moi-même. Je sais faire des journaux donc je sais faire un livre aussi, je l'ai fait, je l'ai vendu. Parmi eux il y avait un représentant des Presses de la Cité, qui était en vacances à côté de Samoëns, là où j'habite. Il l'a fait remonter à Paris et la Directrice littéraire parmi les dernières grandes, malheureusement décédée aujourd'hui, Jeannine Balland m'a appelé pour me dire « Je voudrais vous rencontrer ». Voilà comment commence l'histoire.

S'il fallait retenir une sagesse de «Pleiniors», quelle serait-elle?

Ne pas se préoccuper de l'avenir, ne pas passer sa vie à se dire « et demain, qu'est-ce qui va se passer? ». De toute façon se poser la question, ce n'est pas forcément avoir des réponses. D'un point de vue médical, vous pouvez passer un examen aujourd'hui qui se révèle négatif et le repasser un mois après et il sera positif. Donc essayer de ne pas se chambouler la tête et la vie et se perturber avec une trop grande inquiétude du lendemain. Essayer de vivre le plus possible l'instant présent et bien le vivre. Les Pleiniors ont la chance, pas tous malheureusement, d'avoir encore des retraites qui permettent de vivre à peu près dignement. La bonne question est plutôt « que vais-je faire aujourd'hui pour être heureux? »

Qu'est-ce que la vie vous a appris?

Ça m'a permis de calmer l'impatience. Ça a tempéré un côté procédurier, j'ai fait des études de droit un peu à mon corps défendant, qui m'ont servi uniquement à avoir la tête mieux faite d'un point de vue juridique et j'ai fait de la procédure pour faire de la procédure. J'ai compris qu'il était préférable d'essayer de trouver des compromis, d'essayer de trouver des solutions. J'ai gagné en tempérament émotif, en sérénité et en gain de temps pour soi et ses proches. Et c'est ici en montagne que j'ai commencé à m'interroger sur notre rôle, notre présence sur la Terre, à quoi cela mène. Et je me suis aperçu d'une chose toute simple, c'est que la montagne oblige à lever les yeux. Lorsque vous marchez, où que ce soit sur un chemin, vous ne pouvez pas garder les yeux au sol parce qu'il y a des risques, et puis parce que c'est dans la nature



de l'homme de lever les yeux et de regarder. J'ai trouvé une analogie avec les cathédrales. Et c'est ici, entouré par des montagnes, que j'ai réalisé que ce qui compte, ce n'est pas le but, ce n'est pas le fait d'aller au sommet de telle montagne. Ce qui compte c'est le chemin que vous allez parcourir, de quelle manière vous allez le parcourir, de préférence qui vous allez croiser sur ce chemin, comment cela va se passer avec ces gens que vous allez rencontrer.

Un dernier mot, pour notre lectorat régional. Parlez-nous de votre lien, de l'attachement particulier avec les Pays de Savoie et les savoyards?

Moi je dirais que ce n'est pas un attachement, c'est une fusion. Je suis rentré en fusion avec ce pays. Je le connaissais pour y venir en vacances, je le connaissais pour avoir fait des écoles d'escalade à Argentières et ailleurs quand j'étais beaucoup plus jeune. Mais je ne le connaissais pas intrinsèquement, pas viscéralement. Je suis obsédé par la perte du savoir, par la disparition du savoir, parce que les vieilles personnes détiennent un immense savoir, et souvent n'ont pas réussi avec leurs enfants à le faire passer parce qu'il était de mauvais ton à l'époque de s'intéresser à ces sujets-là. Donc le savoir a sauté une génération et souvent il est perdu. Quand je dis savoir, ce peut être des recettes, des anecdotes, peut-être des mots de vocabulaire. Toutes ces expressions qui sont dans mes livres, je ne les ai pas inventées, je les ai notées pendant des années. C'est incroyable, il existe encore des cafés clandestins uniquement pour les habitués. Vous ne le savez pas, de l'extérieur on ne voit rien, il faut passer par derrière. Ce n'est pas évident d'y être admis. On vous raconte des tas de choses, y compris des choses compliquées pendant l'Occupation, et puis les règlements de compte à la Libération... Donc c'est bien une fusion que j'ai eue avec ce pays. J'aime tout ici, de la nourriture aux paysages, aux personnes, aux traditions, aux cimetières... comme celui de la Rivière-Enverse, décor de l'un de mes romans. A aucun instant en 25 ans je n'ai regretté d'être venu. Je regrette juste de ne pas avoir eu le courage de venir avant.

Merci de vous être prêté au jeu du journaliste interviewé et pour la qualité de cet échange.

MARIE SITTA

À LIRE



→ Bout d'chien : mon dernier roman Éditions Les Passionnés de bouquins.

Antoine Belcombe, ancien légionnaire, finit sa vie comme gardien de cimetière dans un village de montagne. Son obsession : faire respecter le règlement. Alors, quand un petit chien pénètre dans son cimetière, celui-ci bouleverse son quotidien et, après l'avoir chassé, il se

prend d'amitié pour lui, puis d'amour... Jusqu'au jour, où le maire et les gendarmes viennent le lui enlever... Une ode magnifique aux animaux et à ceux qui les aiment. Un roman plein d'optimisme et d'espoir. « J'ai sans doute écrit là, mon roman le plus personnel, dit Patrick Breuzé de son roman, cela n'est pas étonnant lorsque l'on sait que j'avais promis à ma chienne Vénus, lors de ses derniers instants, de lui écrire un livre lui permettant de vivre encore dans le cœur des hommes.



→ Versant Secret / Patrick Breuzé Éditions Calmann Lévy.

Martin Grismons fut un cadre brillant de l'industrie pharmaceutique. Cela c'était avant. Il arrive un jour dans un village de Haute Savoie où il a loué un bas de ferme. On le met en garde contre la « femme aux chèvres ». Une femme d'une rare beauté qui a été suspectée

d'être à l'origine de la mort d'un historien anglais venu ici écrire un ouvrage sur les premiers alpinistes britanniques. Elle est belle, sauvage, rebelle, fuyante. Elle cache un mystère, une plaie, une souffrance. Son visage, ses bras, ses jambes sont scarifiés comme si elle avait voulu s'enlaidir pour que les hommes détournent enfin la tête sur son passage et s'intéressent à elle et oublient son corps. Peu à peu, naît une relation d'amitié entre Martin et Fanny. Et l'amour s'invite. Martin Grismons ne parle plus de partir. Il impose néanmoins un préalable à Fanny : aller voir avec elle où a disparu l'historien anglais. Pourquoi ? Que veut-il voir ou comprendre là-haut, dans un endroit aussi dangereux ? Une scène glaçante, un face à face avec la mort.